

Fernand l'éprouva bientôt. Sa faveur lui avait suscité une multitude d'envieux. On chercha tous les moyens possibles de le perdre dans l'esprit du roi, et l'on trouva, au moins, des prétextes pour le calomnier. Fernand, malgré son application et un travail assidu, n'avait pu réparer avec assez de promptitude le mauvais état des finances dont l'administration lui avait été confiée. Alphonse avait été obligé de soutenir de longues et sanglantes guerres, qui avaient épuisé ses trésors. Fernand fut donc exposé aux fausses interprétations de la malignité, aux complots qu'on trama pour le perdre. Quelques vrais amis du ministre (car il peut s'en trouver, même à la cour), l'avertirent qu'on cherchait à lui nuire. Il leur répondit avec franchise: Je n'ai rien à craindre de mes ennemis. J'ai rempli fidèlement mes devoirs. Alphonse n'est pas un prince que l'on puisse aimer faiblement, ni séduire avec facilité. Il forme ses sujets par son exemple; il ne se laisse jamais prévenir. Il juge sainement de tout, et la vérité est tout ce qui peut lui plaire. Ma probité et ma droiture seront les seuls boucliers que j'opposerai aux traits de la calomnie. Fernand, trop calme au milieu de l'orage, le laissa former sur sa tête. Ses ennemis profitèrent de sa sécurité.

Ils redoublèrent leurs attaques, et firent entendre au roi, que les fréquentes absences de Fernand étaient un prétexte dont il se servait pour transporter à son hameau des sommes tirées du trésor royal ; que les finances, qui étaient toujours dans le même état d'épuisement, offraient la preuve de ses malversations. On donna à cette calomnie les couleurs apparentes de la vérité. On revint tant de fois à la charge, qu'Alphonse, quoique sûr de l'intégrité de Fernand, se détermina à lui demander un compte exact de son administration. Sire, lui dit Fernand, j'ai toujours rempli avec exactitude, avec désintéressement les emplois que vous avez bien voulu me confier ; je n'ai consulté que vos seuls intérêts ; je n'ai chéri que votre gloire ; mon attachement pour votre majesté a toujours été sans bornes ; j'ai le tableau exact des dépenses qu'il a fallu faire, et des sommes qui m'ont été remises. Je n'en ai jamais rien distrait. Je n'ai dans ma chaumière que ma houlette et la natte sur laquelle je couchais avant que d'habiter la cour : elles sont gardées par ce que j'ai de plus cher au monde. Je descendrai sans me plaindre du rang où la faveur de votre majesté a bien voulu m'élever, et j'attendrai ma justification du temps et de mon innocence. Il se retira en
achevant

achevant ces mots. Alphonse avait le tact heureux, qui saisit les choses dans leur vrai point de vue; il sentit que la noble fermeté de son favori partait de sa candeur; il détestait la calomnie et la punissait rigoureusement lorsqu'elle était démasquée. Fernand, pénétré de douleur, ayant fait de sages réflexions, ne tenant à la cour que par son attachement pour le roi, l'aimant pour lui-même, craignant d'avoir perdu ses bontés, revint, quelques momens après, demander à Alphonse la permission de se retirer. Non, non, lui dit ce prince, vous ne vous éloignerez pas pour toujours; je ne puis vous soupçonner: je suis certain que vous n'avez pu me manquer aussi essentiellement, et que vous n'êtes point ingrat. Je veux confondre l'envie, et que mes bontés vous dédommagent des chagrins qu'on vous suscite. Je veux vous faire triompher de cette cabale jalouse. Allez passer quelque temps à votre hameau, j'y consens.... mais soyez tranquille et sans inquiétude: le roi Alphonse veut faire un acte de justice qui prouve à toute sa cour qu'il sait récompenser la vertu, mais qu'il punit sévèrement le vice et les méchans. Fernand obéit et partit avec confiance, se reposant sur la promesse de son roi. Il alla chercher auprès d'Agathe et de son

père le calme et la tranquillité dont son ame avait besoin. Le roi , pour se convaincre de la vérité , avait formé un projet qu'il mit bientôt en exécution.

Il chargea, séparément, deux de ses courtisans d'aller au hameau de Fernand, faire des informations secrètes sur son compte, et de ne les transmettre qu'à lui seul. Le premier qu'il y envoya était un des ennemis les plus déclarés de Fernand ; il jalousait sa faveur au point que, pour le supplanter et le perdre, il aurait employé toutes sortes de moyens, même les plus bas. Le rapport qu'il fit au roi, à son retour, manifesta bien cette mauvaise volonté. Sire, lui dit-il, Fernand était indigne de la confiance dont vous l'honoriez ; il répand l'argent avec profusion, son infidélité est manifeste. J'ai fait les informations que votre majesté désirait ; j'ai même découvert, de plus, qu'il jouit de sa fortune dans les bras d'une jeune fille qu'il a séduite ; l'ingratitude de Fernand est portée à son comble ; il tient les propos les plus indiscrets et les plus dangereux. J'ai mis tout le zèle, toute l'exactitude possible dans mes recherches ; mais il m'en coûte infiniment d'être obligé d'instruire votre majesté de tant de perfidies..... Cela suffit, lui dit le roi

en l'interrompant , le coupable sera puni. Peu de jours après , Alphonse envoya , dans le même village , un courtisan dont il connaissait la droiture et la sincérité ; il lui témoigna auparavant le désir qu'il avait absolument d'être éclairé sur le compte de son favori. Allez dans le canton que Fernand habite, lui dit-il, ne me déguisez rien ; je mets toute ma confiance en vous , et je vous connais incapable d'en abuser : mon intention est qu'il ne reste aucun doute sur la conduite de Fernand. Cet ordre fut rempli avec autant de probité que d'exactitude. A peine celui que le roi en avait chargé fut-il de retour , qu'il lui envoya dire de se rendre auprès de lui. Que fait Fernand , loin de son maître , lui dit - il ? Instruisez - moi de tout ?..... Est-il coupable , ou l'a-t-on accusé injustement ? Sire , lui répondit celui qui ne connaissait ni la fausseté ni la dissimulation , Fernand est tout ce qu'il était autrefois , lorsque votre majesté l'enleva à sa solitude ; son extérieur est aussi simple , aussi modeste : il porte les mêmes habits qu'il avait alors. Il vit chez un vieillard qui n'a qu'une fille , qui paraît aussi sage qu'elle est belle. Fernand l'aime , à ce que j'ai appris ; mais il m'a paru très - respectueux auprès d'elle : il est généralement chéri dans ce hameau.

J'ai visité la chaumière qu'il habite, retraite de la vertu et de la paix. Je me suis entretenu avec lui ; il m'a peint avec les couleurs les plus vraies son innocence et la peine qu'il ressent d'être éloigné de votre majesté ; l'intérêt n'en est point le motif ; il vous aime, sire, uniquement pour vous-même. Mais, lui dit le roi, fort ému, ces trésors, ces sommes considérables qu'on lui reproche d'avoir détournées, qu'en a-t-il pu faire ? Je ne puis l'en croire capable, répondit celui que le roi interrogeait ; il vit dans la plus grande simplicité ; il n'a rien qui puisse le distinguer de celle des autres habitans : c'est le tableau de la médiocrité, et non celui de la magnificence. Le roi, satisfait de ses réponses, envoya chercher Fernand à l'instant même ; il voulut que l'on fît encore chez lui les recherches les plus exactes, et qu'on le conduisît, tout en arrivant, à la salle du conseil. Quelles alarmes pour la tendre Agathe et pour son père, lorsqu'ils le voient enlever de la sorte ! Ils se persuadent qu'il est sacrifié à la basse jalousie de ses ennemis ; ils le croient perdu sans ressource. Fernand seul montre la plus grande sécurité en recevant les ordres du roi ; toujours soumis, toujours respectueux, il ne murmure point, il ne s'exhale point en plaintes inutiles ; il ne

sait qu'obéir. Les recherches que l'on fit furent bien infructueuses. On ne trouva absolument rien qui pût déposer contre lui. Il avait laissé à la cour tout ce qu'il tenait des mains du roi. Le malheur qui semblait le menacer ne lui causait nulle inquiétude. Son ame était tranquille, parce qu'elle était sans remords ; mais les cris de son amante lui déchiraient l'ame. Adieu Agathe ! ma tendre Agathe, lui dit-il en se séparant, rassure-toi, je n'ai rien à craindre, et mon cœur est vertueux : j'aurai pour ma défense et pour appui la justice d'un grand roi, qui l'exerce envers tous ses sujets. Agathe croit embrasser son amant pour la dernière fois..... elle pleure.... pousse de cris touchans... Elle demande qu'il lui soit permis de le suivre ; mais ni sa douleur, ni ses charmes ne peuvent rien obtenir ; on emmène Fernand.... Il part... Tous les habitans de ces lieux le regretaient ; tous fondaient en larmes. Le roi, averti de son arrivée, et s'étant fait rendre compte de ce qui s'était passé, assembla son conseil : il eut soin, sur-tout, de demander ceux qu'il avait chargé de faire les premières perquisitions, et dont le rapport était si contradictoire.

Fernand parut devant le roi avec cette confiance, cet air serein, cette candeur, qui

annonce un intérieur pur et tranquille. Les envieux qui avaient formé contre lui la trame la plus noire, le croyaient perdu pour toujours. Une joie maligne brillait dans leurs yeux. Elle fut bientôt dissipée. Approchez, dit le roi à Fernand, et ne craignez rien. J'ai voulu me convaincre de la vérité, et je l'ai reconnue : elle dépose entièrement en votre faveur. Pour vous, dit-il, en s'adressant à celui qu'il avait chargé de ses premiers ordres, et qui l'avait trompé dans son rapport, je connais toute la bassesse de votre conduite ; vous avez abusé de ma confiance pour surprendre ma justice et noircir la vertu même : je vous bannis pour jamais de ma présence, et je reprends les places que je vous avais données ; je les remets à celui qui est digne de les remplir ; et vous, Fernand, poursuivit-il, vous que j'aime et qui le méritez par votre attachement à ma personne, vous n'avez rien perdu au fond de mon cœur. La cabale de vos accusateurs n'a servi qu'à faire triompher votre innocence. Elle lui donne un nouveau lustre en la faisant connaître à toute ma cour. Puisse l'exemple que je viens de faire en bannir pour toujours et la haine et l'envie ! Alphonse, en achevant ces mots, sortit de la salle du conseil..... Mais il est arrêté par un spectacle

qui le frappe et l'émeut en même temps. Agathe avait suivi de loin son amant. Tremblante pour ses jours, oubliant toute la nature, ne craignant nul danger pour elle, puisque son amant était en péril, elle avait profité du trouble pour se dérober aux yeux de son père. Enfin, accablée de douleur et de fatigue, mais conduite par l'amour, elle avait franchi tous les obstacles, et était arrivée jusqu'au salon qui précédait l'appartement du roi. Là, les forces lui ayant manqué, elle était tombée sans connaissance. Ses yeux, où l'amour se peignait auparavant, étaient alors fermés à la lumière. Sa beauté si touchante n'était point effacée par la pâleur répandue sur son visage. Les sentimens les plus tendres s'exprimaient encore sur ses lèvres; Agathe, l'infortunée victime de la tendresse la plus pure, était expirante..... On s'empressait vainement autour d'elle à lui donner des secours multipliés. Le roi se faisait instruire de cet événement, qui lui paraissait aussi intéressant que singulier, lorsque Fernand, qui suivait Alphonse, s'étant avancé pour lui en rendre compte, fit un cri de douleur en reconnaissant son amante; c'est Agathe, s'écria-t-il, c'est ma chère Agathe! il l'embrasse, il arrose ses mains de ses larmes. Il la quitte pour se jeter aux

genoux du roi ; il redemande Agathe à toute la nature. Je renonce à la vie , si j'ai le malheur de la perdre , disait-il. Ah Fernand ! infortuné Fernand ! tu es donc la cause de la mort de tout ce que tu avais de plus cher au monde ! Le roi , pénétré d'une scène aussi touchante , ne pouvait s'empêcher de verser des larmes.... Tendres amans , l'amour veillait pour vous ; il voulait conserver ses plus chers favoris..... Agathe parut revenir de cet évanouissement , dont la longueur avait fait craindre pour ses jours. La voix de son amant , ces sons si chers à son cœur , frappèrent ses oreilles : elle entr'ouvrit les yeux , et son premier regard est pour Fernand..... Revenue peu à peu de cet état funeste , frappée de la présence du roi , de l'éclat de la cour , son amour lui donne de nouvelles forces ; elle se jette aux pieds du roi. Sire , lui dit - elle , prenez mes jours , mais sauvez mon amant ! que j'expie pour lui tout votre courroux. Ce sont ses ennemis qui veulent sa perte ; il est innocent..... il n'est point coupable ; il ne pouvait l'être envers son roi , son illustre bienfaiteur. Faites retomber sur moi seule toute votre vengeance. Je souffrirai tous les supplices qu'il vous plaira d'ordonner ; je recevrai la mort sans me plaindre , si , par ce

sacrifice, je puis conserver les jours de celui que j'aime. Belle Agathe, lui dit le roi, en la relevant, n'ayez aucune crainte; rassurez-vous... Fernand retrouve en même-temps les bontés de son maître, et une amante digne de toute sa tendresse par sa beauté, par la délicatesse et la générosité de ses sentimens. Ce jour est le plus beau de ma vie, ajoute Alphonse..... J'ai confondu l'envie, et je vais faire le bonheur de l'homme vertueux. Je réunis pour toujours Agathe à son cher Fernand. Je veux qu'il l'épouse, et que les noces se fassent à ma cour. Je veux continuer sur lui mes bienfaits.

Les larmes de la reconnaissance coulaient des yeux de ces deux amans. Fernand et Agathe embrassaient les genoux du roi. L'expression leur manquait pour lui peindre tous les sentimens dont ils étaient pénétrés. L'esprit se tait lorsque le cœur sent beaucoup. Le roi voulut qu'on allât chercher le père d'Agathe. Ce bon vieillard la pleurait amèrement; elle était le soutien de sa vieillesse, sa consolation, son appui: il la croyait perdue pour toujours. Il pensa mourir de joie, en apprenant de quelle manière elle lui était rendue..... On le conduisit près du roi, il y parut avec respect et sans contrainte. Ses cheveux blancs qui couvraient

son front, les sillons tracés par les années sur son visage; cette candeur peinte dans ses yeux, que le plaisir qu'il éprouvait en ce moment ranimait encore. Une sagesse soutenue, une ame tranquille et sans reproche, donnaient au vieillard l'extérieur le plus respectable. Le roi le reçut avec bonté, et voulut qu'il assistât aux fêtes qui devaient accompagner les noces de Fernand et de sa chère Agathe. Fernand se trouva doublement heureux : il rentrait dans les bonnes grâces du roi son bienfaiteur, et il devint celui des deux personnes qu'il chérissait le plus sur la terre.

L E T T R E X X X.

PRÉCIS SUR BEN-ABAD, ROI DE SÉVILLE,
 ET LETTRES DE CE PRINCE A SES DEUX FILLES QUI LE
 NOURRISSAIENT DU TRAVAIL DE LEURS MAINS, DANS
 SA PRISON.

Vous me paraissez, mon ami, fort épris des productions arabesques. Ma petite incursion dans la bibliothèque de l'Escuriale, et le petit butin que j'y ai fait pour l'envoyer, a fait, ce me

semble, fortune auprès de vous. Vous me priez de redevenir encore quelquefois Arabe. Votre prière serait inutile, si je n'étais pas secondé par quelqu'un bien plus Arabe que moi ; c'est à lui que vous devrez, en bonne partie, cette lettre du malheureux Ben-Abad à ses deux filles. Mais avant que de vous faire connaître l'ouvrage, il faut que l'auteur vous soit connu.

Ben-Abad, prince maure et roi de Séville, eut toutes les vertus d'un grand roi, et tous les talens d'un grand poète ; mais ses disgrâces le réduisirent, par la suite, au rang des plus malheureux parmi les humains. Il faut avoir au moins une idée de ses infortunes pour bien saisir le sens de la lettre suivante.

Koufef, prince qui régnait en Afrique, parvint à détrôner Abdoulak, roi de Grenade. A peine se vit-il possesseur du royaume qu'il avait usurpé, qu'il ambitionna d'y joindre toute l'Andalousie. Il assiégea d'abord Séville, place dans laquelle Ben-Abad s'était vu contraint de se renfermer. Ce prince la défendit avec un courage et une constance invincibles. Son dessein était de périr plutôt que de se rendre. Le siège fut long et meurtrier. Koufef ne gagnait pas un pied de terrain sans perdre une foule de soldats, et souvent il était obligé d'abandonner

le lendemain ce qu'il avait emporté la veille ; mais l'armée de Kousef était extrêmement nombreuse , et il n'était point avare du sang de ses soldats. Ce ne fut qu'à force de le prodiguer , qu'il parvint enfin à resserrer de plus près la ville assiégée. Bientôt il en ruine les tours , fait à la muraille une brèche considérable , et ordonne l'assaut général. Alors Ben-Abad , qui aimait tendrement ses sujets , réfléchit sur les malheurs auxquels est exposée une place emportée d'assaut ; il résolut d'y soustraire un peuple qui l'avait si fidèlement servi , et il entra en négociation avec l'usurpateur. Il y eut une capitulation qui conservait aux habitans leurs biens et leur liberté. Le roi lui-même devait avoir celle de se retirer où il voudrait , et d'emporter avec lui ses trésors. Mais Kousef était un prince aussi perfide que cruel : un traité n'était un lien pour lui , qu'autant qu'il ne contrariait nullement ses intérêts. A peine Séville lui eut ouvert ses portes , que ce barbare l'abandonna au pillage. L'infortuné Abad , les princes ses fils , les princesses ses filles , tous furent chargés de chaînes. Ce tyran poussa l'inhumanité jusqu'à refuser à Abad quelqu'un pour le servir ; les filles de ce prince furent réduites à filer pour nourrir leur père et pour subsister elles-mêmes. Abad , après avoir

langui six ans dans une prison, termina enfin ses malheurs et sa vie l'an 1096.

Ce prince est cité, parmi les Arabes, comme un des souverains les plus parfaits. Il était juste, libéral, plein de courage et d'humanité. Il gouvernait ses sujets comme un bon père gouverne ses enfans. Les arts fleurirent sous son règne, et il les encourageait par ses bienfaits et par son exemple. Ils furent une espèce de consolation pour lui dans sa prison. Les poésies qu'il y composa peignent avec force ses malheurs et sa constance. Il y compare sa grandeur passée avec l'état d'avilissement où il est réduit, et finit par proposer son exemple aux souverains, comme un préservatif contre l'orgueil.

Ce fut du fond de cette prison qu'il adressa, aux deux princesses ses filles, la lettre en vers que nous allons essayer de faire connaître dans notre langue, et qui a déjà été traduite de l'arabe en espagnol, par don Blaise de Balsaméda, gentilhomme de Valladolid. Le poète arabe y emploie d'abord l'allégorie, figure très-familière aux orientaux. On a cherché à conserver, dans la traduction, le caractère de l'original, autant que le génie de notre langue a pu le permettre. On sait, à cet égard, que la langue espagnole aurait un avantage très-marqué sur la nôtre.

L E T T R E P R E M I È R E

D E B E N - A B A D A S E S D E U X F I L L E S .

« Il n'est rien d'immuable sous le cieux ; les
» eaux de la mer s'élèvent et s'abaissent ; les
» cèdres du Liban cèdent à l'effort des vents
» impétueux , et les montagnes , dont le som-
» met semble menacer le firmament , peuvent
» à l'instant même rentrer dans le sein de la
» terre. Je rêvais un jour à toutes ces vicissi-
» tudes ; l'ange du Très-Haut me fit boire dans
» la coupe du sommeil , et mes sens se trou-
» vèrent aussitôt assoupis , mais mon esprit ne
» le fut pas. Je vis , en songe , le roi de Perse
» Gesnalbek qui venait d'être vaincu par le
» sultan Gelat-Edin. Celui-ci le condamna ,
» ainsi que les princes ses fils , à traîner son
» char au milieu d'un grand peuple assemblé.
» Gesnalbek s'acquittait , en versant des larmes ,
» de cet emploi avilissant. Tout-à-coup, il tourne
» un peu la tête , contemple en silence le mou-
» vement d'une des roues du char qu'il condui-
» sait , et se met à sourire. Gelat - Edin le re-
» marqua avec étonnement ; il voulut en savoir

» la cause , et la demanda à son captif. La
» voici , répond Gesnalbek : regarde la partie de
» cette roue qui domine maintenant sur l'autre ;
» elle va , sur-le-champ , lui céder la place ; elle
» s'élève un moment vers les cieux , et , le mo-
» ment d'après , elle rampe à terre.

» Gelat-Edin sentit la force d'une pareille
» leçon : il fit monter dans son char le captif
» qu'il avait réduit à le traîner , et traita dès-
» lors en souverain celui qu'il avait voulu traiter
» en bête de somme. N'espérons rien de sem-
» blable du barbare qui nous retient dans les
» fers ; il sait mettre à profit les injustices de la
» fortune , et non les réparer ; mais la justice de
» l'Éternel , qui peut tout , fera ce qu'un tyran
» n'est pas digne de faire.

» O vous ! sages et vertueuses filles d'un père
» et du roi le plus malheureux ; vous qui n'avez
» hérité que de mon courage et de mes infor-
» tunes ; vous qui vous livrez aux travaux les
» plus vils pour nourrir un roi , à qui l'on refuse
» même la nourriture d'un esclave , est-il possible
» que tant de vertus n'aient pas encore fait rou-
» gir le crime ! Quoi ! le tyran africain n'est pas
» prosterné devant vous , la face contre terre ,
» pour expier ses forfaits ! Il ose régner où vous
» ne réglez pas ! Le trône est son partage , et la

» servitude est le vôtre ! Ah ! le trône est peu de
» chose , puisqu'il en jouit ; une prison est un
» palais , puisqu'elle vous possède.

» J'ai tout perdu ; mais ce qui fait mon infor-
» tune fait votre gloire. Si je régnaïis encore ,
» vous ne seriez que les filles d'un monarque ;
» l'hommage qu'on vous rendrait serait celui
» de l'adulation ou de la nécessité , vous n'en
» seriez redevables qu'à votre rang. C'est à vos
» seules vertus que vous devrez celui qu'on
» s'empressera désormais de vous rendre. Le
» tyran qui nous opprime sera lui-même con-
» traint de vous respecter. Vous le ferez rougir
» de ce qu'il est et de ce que vous n'êtes pas.
» On peut accabler la vertu , mais on est con-
» traint de la révéler même en l'accablant.
» L'homme vertueux , couché dans la pous-
» sière , en impose encore au criminel placé sur
» le trône. J'ai tout perdu , et vous avez tout
» acquis.

» Je crois déjà voir tous les souverains de
» cette vaste contrée s'armer pour punir votre
» oppresseur , et mettre à vos pieds les sceptres
» et les couronnes. Cette récompense vous est
» due ; mais le ciel vous la refuse. Bornez-vous
» sans regret à l'avoir mérité ».

Telle est la lettre de Ben-Abad. On ne voit
pas

pas qu'aucun souverain se soit armé, ni pour lui, ni pour les deux vertueuses personnes qui en sont l'objet.

LETTRE XXXI.

SUR DON SOLANO DE LUQUE, CÉLÈBRE MÉDECIN
ESPAGNOL. SA DOCTRINE SUR LA SAIGNÉE ET SUR
LA PULSATION. MACHINE INVENTÉE RELATIVEMENT
A CE DERNIER USAGE.

SOLANO de Luque passait pour antiphlébotomiste, c'est-à-dire, pour ennemi absolu de la saignée. Il l'admettait cependant en certain cas, mais jamais dans nulle espèce d'inflammation; persuadé que le sang ne pouvait pas en être la cause. Il en usait quelquefois dans d'autres cas, mais toujours au commencement de la maladie; toujours par forme de précaution, et pour préparer les voies à la crise qui devait survenir. Il tâtait avec soin le pouls avant de faire faire la saignée : c'était, selon lui, le mouvement du pouls qui lui indiquait le choix de la veine qu'il fallait ouvrir. Tantôt il faisait saigner de

la *jugulaire*, tantôt de la *cubitale*, tantôt de la *salvatelle*, etc.

Il disait souvent qu'il ne connaissait point de précepte utile pour tout médecin qui n'avait nulle aptitude à tâter le pouls, à en saisir les différences, attendu que cela provenait d'un défaut de pénétration.

Il faut croire que les médecins chinois sont très-pénétrants; presque tous possèdent supérieurement la science d'inspecter le pouls. C'est du moins ce qu'affirme le père Duhalde et bien d'autres. Il ne faut pas croire que tous aient voulu nous tromper.

Je ne me rappelle pas, au surplus, si la circulation du sang est connue des Chinois, et s'ils font usage de la saignée. Je crois que la circulation du sang leur est inconnue, et que s'ils connaissent la saignée, ils en usent sobrement. En revanche, ils connaissent un purgatif qui tue le malade pour vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, il ressuscite et est guéri.

« Mais les Chinois n'ont point d'orgue ni de
» clavecin, pour examiner et tâter le pouls, et
» les Espagnols en ont un : c'est une machine
» qui, au premier abord, paraît très-com-
» pliquée, et d'un usage fort difficile. Elle est
» néanmoins des plus simples et d'un jeu aisé.

» Elle est garnie de six petites touches, sur les-
» quelles l'inventeur pose alternativement les
» doigts de la main gauche, en même-temps
» qu'il applique ceux de la main droite sur
» l'arterre du poignet de la personne dont il tâte
» le pouls. Il a démontré publiquement qu'au
» moyen de sa découverte, les gens de l'art
» peuvent se procurer des connaissances bien
» supérieures à celles que retirent les médecins
» chinois de l'examen du pouls de leurs ma-
» lades, et dont André Cleyer, et dernièrement
» le père Duhalve, en ont fait les plus grands
» éloges. Feu Mr. Cervi, premier médecin de
» sa majesté catholique, fit venir l'inventeur à
» la cour de Madrid, et assista avec une atten-
» tion scrupuleuse aux différentes épreuves
» qu'il fit de sa machine, tant sur des personnes
» malades, que sur d'autres qui se portaient
» parfaitement bien. Il expliqua, en examinant
» leurs pouls, la cause et les progrès de leurs
» maux, etc.; il prédit même que deux de ces
» derniers ne guériraient pas; ce qui, mal-
» heureusement, fut bientôt vérifié. On fut
» très-surpris de lui entendre dire, entr'autres
» choses, à l'un des premiers, qu'il avait eu
» une maladie dangereuse à l'âge de trente-deux

» ans ; et à l'autre , qu'il en avait essuyé une
» pareille à l'âge de dix-neuf ans ».

Nous en resterons ici pour cette fois , et nous dirons seulement , que si l'examen du pouls a fourni quelques lumières à l'art de guérir. Les Espagnols y ont beaucoup contribué ; l'illustre Solano, par ses observations originales, et le savant père Peswert, par son étude continuelle du grand art de *Raymond Lulle* , auquel il prétend être redevable de sa découverte.

C'est en effet au père Peswert que l'Espagne doit cette machine ingénieuse. Il professait, dans l'université de Salamanque , la philosophie de *Raymond Lulle* , de ce même Raymond Lulle chassé si durement de nos écoles.

L E T T R E X X X I I .

SUR L'INVASION DES MAURES EN ESPAGNE.

JE n'épargne rien , mon ami , pour jeter de la variété dans notre correspondance. Je vais , pour un moment , redevenir historien. Je vais vous exposer au juste les causes d'un ancien

événement dont les suites menacèrent toute l'Europe ; je suis à la source des renseignemens sur cet objet, et j'y puise.

L'entrée des Maures en Espagne n'est pas une de ces révolutions que le hasard amène, et qu'un instant voit subitement éclore ; le mal venait de loin. Le roi Vitisa fut chassé du trône d'Espagne, pour l'horrible licence de ses mœurs. On mit à sa place Roderic, son parent ; mais celui-ci donna bientôt dans les mêmes excès que son prédécesseur. Une guerre civile s'était élevée ; tout se trouva bientôt dans la confusion et dans le désordre : les finances furent mal administrées et les forteresses du côté de l'Andalousie, qui étaient les plus importantes, ne furent pas gardées, ni mieux pourvues. La mort de Vitisa, arrivée en 710, et qui laissait don Roderic le maître absolu de la monarchie, aurait pu faire cesser tous ces troubles. Ce prince était d'un génie vaste et capable d'entreprendre les plus grandes choses ; mais ces belles qualités furent obscurcies par de plus grands vices ; il était cruel, vindicatif, et le plus voluptueux des hommes. Au lieu d'étouffer entièrement le feu de la révolte, qui avait déjà fait quelques progrès, il lui donna une nouvelle activité par un crime qui fut enfin la cause de sa ruine,

et qui détruisit , pour jamais , l'empire des Goths en Espagne. Il osa satisfaire , par violence , la passion qu'il avait conçue pour la belle Cava , fille du comte Julien. Celui-ci , transporté de colère , et ne respirant que la vengeance , facilita aux Sarrasins l'entrée de l'Espagne , sans considérer qu'il enveloppait dans la perte de Roderic , celle de sa patrie même.

L'occasion ne pouvait être plus favorable. Mousa , gouverneur de Mauritanie , et l'un des plus braves capitaines de son temps , avait déjà formé le plan de conquérir l'Espagne , de concert avec Valtide , treizième calife des Arabes : il avait même tenté d'y faire une descente. Il ne douta plus d'une parfaite réussite , lorsqu'il se vit assuré que le comte Julien livrerait lui-même les places qu'il avait en son pouvoir vers le détroit de Gibraltar. Il envoya d'abord sept mille hommes , dont il confia le commandement à Tarif , et qui débarquèrent , en effet , au pied du mont Calpe. Ils se rendirent maîtres de la ville de ce nom ; et , peu de temps après , Mousa envoya deux autres renforts considérables qui débarquèrent avec la même facilité. Cependant les Arabes auraient échoué dans leur entreprise , s'ils n'eussent été secondés par un grand nombre d'Espagnols mêmes. A

peine étaient-ils débarqués, que les vassaux du comte Julien allèrent à leur rencontre, leur servirent de guides, et les aidèrent à porter le fer et le feu dans le sein de leur patrie. Le comte se joignit également aux Arabes, avec toutes les troupes qu'il avait pu lever dans les villes de sa dépendance. Les fils de Vitisa même, indignés de n'avoir pu parvenir à la couronne, quoiqu'ils fussent fils et petits-fils des deux derniers rois, se déclarèrent aussi contre Roderic, et s'unirent aux Arabes.

Roderic n'eut pas plutôt été informé de la trahison du comte Julien et de l'arrivée des Sarrasins sur les côtes de l'Andalousie, qu'il assembla à la hâte des troupes qu'il put déterminer à le suivre. Il se mit à leur tête, et les conduisit à l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur le bord de la rivière nommée Guadalette. Auprès de Xerès de la frontière, Roderic fit à ses troupes une harangue précise, mais pathétique. Il voyait bien qu'il fallait faire les plus grands efforts pour conserver une couronne qui chancelait déjà sur sa tête. Mais une longue paix, et encore plus, la mollesse et les plaisirs ayant comme énervé le courage des Goths, les Sarrasins les chargèrent avec tant de bravoure, qu'ils les taillèrent en

pièces. Cette bataille , si décisive , se donna le onzième jour de novembre de l'année 712. Roderic , couvert de blessures , voyant l'entière défaite de son armée , et craignant de tomber entre les mains des vainqueurs , fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à l'ermitage de St.-Michel auprès de Visco. Il mourut au bout de quelques jours. Triste exemple des malheurs où des passions effrénées peuvent plonger un souverain qui ose tout braver pour les satisfaire.

L E T T R E X X X I I I .

OPINION D'UN ESPAGNOL MODERNE SUR L'ORIGINE
DES AMÉRICAINS.

TO U T E S les nations de l'Europe ont cherché à deviner ce point si curieux et toujours si problématique de l'histoire générale du Monde. Trois écrivains espagnols , entr'autres le célèbre Fei-jo , s'en étaient déjà occupés ; mais en voici un quatrième (don Casimir Ros) qui porte plus loin ses raisonnemens , ses recherches ; j'ajouterai même ses semi-preuves. Ce dernier terme

est le seul qu'on puisse employer jusqu'à présent.

Don Casimir observe d'abord, et avec raison, que si l'Amérique n'a pas été peuplée aux dépens de l'ancien monde, il faut donc admettre l'opinion des *préadamistes*. Percire la répandit le premier en Espagne. Vous savez, mon ami, que les *préadamistes* soutiennent que Dieu, avant la formation d'Adam et d'Ève, avait déjà créé d'autres hommes. Percire, en particulier, appuyait son système sur la prodigieuse antiquité que les Chaldéens et les Egyptiens attribuaient à leur origine ; mais ce *préadamiste* (M. Ros) combat vigoureusement cette opinion. Nous ne rapporterons cependant ici qu'un des argumens qu'il emploie à cet effet. Percire tâche d'appuyer son sentiment sur la prodigieuse antiquité que les Chaldéens et les Egyptiens attribuaient à leur origine ; mais ce calcul est chimérique. On sait que, lorsqu'Alexandre fit la conquête de Babylonne, le philosophe Calisthènes, qui était à sa suite, examina, d'après les instances d'Aristote, toutes les observations astronomiques des Chaldéens, qu'on avait consignées dans les archives de cette ville, et il se trouva que les plus anciennes de ces observations ne remontaient qu'à dix-neuf cents ans. C'était ce-

pendant sur leur antiquité que les Chaldéens prétendaient appuyer celle de leur empire.

M. Ros réfute également le système d'Adrien Schavers. Celui-ci avait avancé que l'Asie n'était séparée de l'Amérique que par un court trajet de mer ; ce qui avait facilité leur passage d'une contrée à l'autre. Il ne s'accommode pas mieux de ce que disent ceux qui prétendent que les anciens avaient connu la boussole , et qu'en conséquence ils avaient pu se rendre , comme nous le faisons , de notre continent en Amérique. Telle est , cependant , l'opinion d'un de nos plus savans Créoles de notre temps , don Piora de Pezalta , professeur de mathématiques en l'université de Lima , écrivain aussi connu en Europe que dans le Nouveau-Monde.

Enfin , M. Ros ajoute qu'il n'est pas non plus vraisemblable que les premiers qui abordèrent aux côtes de l'Amérique , y eussent été portés par quelque tempête et contre leur gré. On ne naviguait alors que le long des côtes , sans jamais s'exposer à perdre de vue la terre.

Ce n'est qu'après avoir discuté ces différentes opinions , que l'auteur expose la sienne. Il pense que ces deux continens , aujourd'hui séparés , n'en faisaient qu'un autrefois. En conséquence ,

poursuit-il, nul obstacle ne pouvait empêcher ni le passage des hommes, ni celui des animaux. On sait, d'ailleurs, que les animaux d'Amérique sont, pour la plupart, d'une espèce toute semblable à ceux de notre continent : nouvelle preuve qu'ils y étaient passés d'eux-mêmes ; car ce n'est point l'usage de charger un vaisseau de tigres, de lions, de serpens, etc., etc. Les différentes vicissitudes, qui ont si souvent dénaturé la surface de notre globe, ont pu intercepter cette ancienne communication. La mer occupe aujourd'hui de longs espaces qui étaient autrefois terre ferme ; elle en a abandonné d'autres qui le sont devenus. Nous apprenons, par les relations d'anciens écrivains, que la Sicile était contiguë à l'Italie ; l'Eubée, ou le Négrepont, à la Béotie ; l'île de Chypre, à la Scythie ; la Leucosie, au promontoire des Syriens. On croit, poursuit notre auteur, que cette séparation a été occasionnée par quelque tremblement de terre.

Il en a été de même, conclut-il, à l'égard de l'Amérique. Tout nous porte à croire que cette contrée était unie à la Tartarie occidentale par l'extrémité de la Californie ; peut-être même l'est-elle encore aujourd'hui. Les nouvelles relations que les Russes viennent de publier ne paraissent pas même laisser de doute sur cette

communication. Elles portent que les capitaines Béaring et Tschirckow partirent, le 4 juin 1741, du port d'Aratscha, situé au midi de Kamchatka. Ils firent d'abord route vers le sud-est ; ils remontèrent ensuite vers le nord-est, et chacun d'eux atteignit les côtes du continent de l'Amérique. Le capitaine Béaring, et tout son équipage, comptaient s'être éloignés d'Aratscha d'environ cinq cents lieues de Hollande. Ce capitaine échoua dans une île déserte, et périt ; mais le capitaine Tschirckow retourna heureusement à Kamchatka, sans avoir perdu un instant la terre de vue, durant l'espace de cent milles. Ces détails établissent, d'une manière assez claire, la communication de notre continent avec celui de l'Amérique. Elle était même plus aisée autrefois.

Nous observerons cependant qu'il s'est élevé, depuis quelque temps, des doutes sur la découverte des Russes. Peut-être la politique y a-t-elle eu quelque part. Les Russes, eux-mêmes, peuvent avoir eu quelque intérêt d'accréditer ce doute, jusqu'à ce qu'ils se soient assurés, par de nouvelles tentatives, de la réalité de ce passage. Il est certain que s'il existe, et qu'on le découvre, le commerce de l'Asie, celui de l'Amérique même, essuieront la plus grande révolution.

LETTRE XXXIV.

SATIRE DE GUÉVÉDO.

JE ne me tairai point, quoiqu'en portant votre doigt à votre front, ou l'appliquant sur votre bouche, vous prétendiez m'imposer silence. Ne doit-il plus exister d'homme courageux ? Faut-il toujours sentir ce qu'on dit, pour ne jamais dire ce que l'on sent ? Non, je ne me tairai point. Le génie est maintenant délivré de vaines terreurs ; il n'a point à redouter un pouvoir supérieur à celui qui le protège. Il est vrai qu'il fut un temps où l'on n'osait faire parler la vérité sans paraître coupable ; non, sans doute, la vérité est le langage du Souverain des êtres, et ni lui, ni elle ne passeront jamais.

J'étends mes regards sur les vastes champs des deux Castilles ; et mes pleurs me laissent à peine discerner tant de tristes objets. Là, brillait jadis la vérité sans le secours de vains ornemens ; pauvre, mais révéree ; modeste, mais agissante ; et maintenant ensevelie dans le som-

meil du luxe et de l'indolence : là , triomphait aussi le mâle courage qui dédaigna toujours la vie , lorsqu'il put trouver la mort au lit de l'honneur. Nation vraiment forte, et qui comptait pour un affront de vieillir dans les bras du repos ; elle connaissait le prix du temps , et même de chaque heure du jour. On comptait moins le nombre des années qu'on avait vécu, que l'emploi qu'on avait fait d'une vie plus ou moins longue. Le langage était moins poli , mais les actions étaient plus pures : on parlait mal , mais on effectuait tout. La main servait de bouclier au cœur , qui , se confiant en elle , appelait et affrontait les dangers. Le soldat semblait se multiplier dans les batailles , et le même champ qui devait le voir combattre , lui suffisait la nuit pour goûter un léger sommeil. La femme filait pour son époux , mais c'était moins son habit que son linceuil. Plus souvent elle était sa compagne à l'action qu'au lit nuptial : moins caressante que sincère , plus fidelle que tendre , également digne de vivre et de mourir avec lui.

Le tumultueux et vaste Océan mettait une barrière salutaire entre nous et ces profondes mines d'or où s'ensevelit depuis notre innocence. On n'achetait point encore l'honnêteté , à l'aide

des pierres fines de l'Orient. La vertu était la plus riche parure du beau sexe, comme le mérite fut celle du nôtre..... Les oiseaux des champs et les cerfs des bois mouraient paisiblement de vieillesse. On faisait une vive guerre à l'ennemi, et non à d'innocens animaux. L'estomac était soumis au régime de la sobriété : on cherchait moins à le surcharger qu'à le nourrir. Le bœuf et le mouton salubres, le piment et l'ail faisaient les délices de la table du seigneur et de l'esclave. Ni le poivre indien, ni la fragrance étrangère du gérofle, n'étaient venus flatter le goût et irriter l'appétit. La soif s'éteignait avec de l'eau toute pure. On ignorait et les présens et les fureurs de Bacchus. Un Espagnol, vêtu de poil, pouvait hardiment qualifier l'Allemand d'ivrogne ; traiter le Hollandais de rebelle, et fronder la jalousie de l'Italien. Le pouvons - nous, maintenant ? Hélas ! nous sommes devenus, non pas des originaux, mais de trop exactes copies. Plusieurs d'entre nous se flattent de descendre des Goths ; nous les vantons beaucoup ; nous les imitons peu ; et tel à qui on donne ce nom, ne l'obtient qu'à titre de sobriquet.

Il arriva enfin l'ambre précieux que vomit la mer ou la baleine, et dont nous faisons plutôt

un abus qu'un usage. Depuis ce temps, si nos troupes sont mal conduites, au moins sont-elles bien parfumées. Nos plus fameux héros n'eurent point cet avantage. Les femmes elles-mêmes n'arboraient pour toute parure qu'un tissu de laine ou quelque autre étoffe non moins grossière. Elles ne connaissaient point encore la brillante soie de Sicile, que l'or et la pourpre romaine ont plutôt tachée qu'embellie. Le duc espagnol ne songeait point à endosser la molle dépouille du ver-à-soie. Le travail était un titre de noblesse, et maintenant c'est une marque de servitude. Les inclinations viles n'annonçaient qu'un état vil. Qui le croirait? On attache aujourd'hui de l'honneur à briller dans une course de taureaux. Qu'on les métamorphose en bœufs, la terre en sera mieux cultivée. Que m'importe de voir un jeune espagnol, tout raccourci sur son cheval, n'exercer la vigueur de ce coursier, que dans les tournois? Qu'il emploie lui-même ses forces à la tête des escadrons, et non dans des combats factices. Renvoyons aux Maures, de qui nous les tenons, les tournois et les carrou-sels. Il est temps que nous passions des jeux aux trophées.

LETTRE XXXV.

SUR LES ARMES DES ANCIENS ESPAGNOLS.

NUL peuple n'a peut-être égalé la nation espagnole dans le genre et la qualité des armes dont elle se servait de temps immémorial. Diodore de Sicile et Suidas disent expressément que les Espagnols savaient faire des épées d'un acier si pur et d'une trempe si fine, qu'il n'y avait point de bouclier, de casque, ni aucune autre matière la plus dure, qui pût résister à leur tranchant. On peut lire dans Tite-Live, *liv. 3, chap. 34*, combien ces armes servirent aux Romains dans la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, et père de Persée. Bientôt les conquérans ne voulurent plus faire usage que des épées espagnoles; ils tâchèrent même d'en imiter la fabrique, mais ce fut en vain. Il paraît, au surplus, que les Romains connaissaient ces sortes d'armes dès le quatrième siècle de la fondation de Rome. Le jeune Manlius Torquatus se ceignit d'une

épée espagnole pour combattre corps à corps un Gaulois qui l'avait défié, et qu'il tua. Les Romains d'alors n'entretenaient aucun commerce avec les Espagnols. Mais nos deux historiens présumant que les armes pouvaient leur avoir été transmises par les Phocéens, qui s'étaient établis à Marseille, et qui avaient fondé différentes colonies sur les côtes d'Espagne.

Les Pères Mohedano n'ont pu découvrir à quelle époque précise les Espagnols inventèrent les épées. Ils présumant qu'ils ont pu être redevables de cette invention aux Phéniciens, à qui on attribue communément celle de travailler les métaux. Les Phéniciens s'étant établis sur les côtes de la Bétique, donnèrent à ces peuples quelques instrumens de fer en échange de l'or et de l'argent dont abondait cette contrée, et dont les Espagnols ne connaissaient pas l'usage. Ces mêmes Phéniciens purent ensuite vouloir exploiter quelques-unes des mines de fer si communes dans les montagnes de l'Andalousie; ce qui les mettait à même de se procurer plus facilement les outils dont ils avaient besoin pour exploiter les mines d'or et d'argent. Ils établirent des forges. Les gens du pays furent, sans doute, employés tant à la fonte du fer qu'à la fabrique de ces différens outils. Ils saisirent cette occasion

de se former insensiblement dans la pratique d'un art aussi nécessaire ; mais ces progrès dérobés , en quelque manière , ne purent être que le fruit d'une longue suite d'années.

Ce furent cependant , par la suite , les Galiciens et les Celtibériens qui portèrent cet art au plus haut degré de perfection. On lit , dans *Silius Italicus* , *liv. 2* , *verso 395* , que les habitans de la Galicie présentèrent à Annibal , lorsqu'il vint faire le siège de Sagonte , des armes d'une trempe à toute épreuve. Il est vrai que c'est un poète qui parle ; mais , en supposant même que ce passage ne soit qu'une fiction , d'autres écrivains plus authentiques nous attestent que la Galice était renommée , dès-lors , pour la fabrique des meilleurs armes. C'est ce qu'on lit dans Justin , *liv. 44* , *chap. 3*. Cet auteur ajoute que les artisans en question habitaient les bords des rivières de Bibilis et de Celibé , dont les eaux ont la propriété de donner au fer une trempe parfaite.

Comme les géographes connaissent fort peu le cours de ces deux rivières , puisqu'ils ne les placent même pas dans les différentes cartes qu'ils nous ont données de la province de Galice , ce sera leur faire plaisir que de transcrire ici ce qu'en dit le père Henri Florez , dans le tom. 15.

de l'*Espagne sacrée*, pag. 46. Justin a été le premier, et le seul même parmi les auteurs anciens, qui ait parlé de la rivière appelée *Bibilis*. On connaissait bien une ville de ce nom dans la Celtibérie, très-fameuse aussi, parce que ses habitans savaient pareillement donner aux armes une trempe admirable, par le secours des eaux de la rivière *Salo*, à présent *Xalon*. Cette ville, qui subsiste encore aujourd'hui, n'est connue des Espagnols que sous le nom de *Calataque*, quoiqu'on lui ait conservé, en latin, le nom de *Bibilis*; mais le silence que les écrivains avaient gardé, en général, touchant la rivière de *Bibilis*, avait rendu douteuse la Notice que Justin en avait donnée. Elle existe cependant en Galice, et elle est connue sous le nom de *Bilbei*, nom qui conserve encore quelques vestiges de celui qu'elle portait anciennement. Cette rivière coule au-dessous de celle qui porte aujourd'hui le nom de *Sil*, avec laquelle le *Bilbey* se mêle auprès de *Montefurado*. Son cours est oblique et fort irrégulier; elle coule tantôt au midi, tantôt au nord, tantôt au couchant. Ses bords sont parsemés de veines de fer; c'est pour cela même qu'on y a établi quelques forges. Ce fut précisément dans cet endroit que s'établirent les peuples appelés *Bibalos*, dont Pline et Ptolomée font

mention. Ce dernier même ajoute que leur ville capitale s'appelait *Forum Bibalorum*. Elle avait été bâtie de manière qu'elle formait un triangle avec celle des Egures et Libures. La rivière *Calibé*, qui est, de nos jours, connue en Galice sous le nom de *Cabe*, prend sa source auprès du bourg appelé *el Cébéro*; et après avoir arrosé quelques lieues du territoire de *Montfort-Lemos*, elle se mêle aussi avec le *Sil*, vis-à-vis *Saint-Étienne-de-Ribas*. Les endroits qu'elle baigne abondent en mines de fer, ce qui a engagé les propriétaires à y établir également quelques forges. Cette rivière n'est pas entièrement inconnue aux géographes qui ont fait des compilations en langue latine, tels que *Ortellius*, *Ferrarius*, etc. Ce dernier, dans son dictionnaire, au mot *calybes, calybs, cabe*, dit en citant *Clusius*, « que c'est une rivière » d'Espagne dans la Galice, dont les eaux » sont très-propres à donner au fer une excellente trempe ».

Il ne faut pas croire, toutefois, que les eaux de la province de Galice eussent seules exclusivement la propriété de donner la trempe dont il s'agit; les Celtes, qui s'établirent en Galice dès les temps les plus reculés, y portèrent les connaissances qu'ils avaient acquises sur la manière

de travailler le fer; ils les répandirent sur-tout dans la Celtiberie, dont les eaux étaient également propres à donner au fer une bonne trempe. Là, se fabriquaient particulièrement les épées si vantées par les anciens écrivains.

Les anciens Espagnols se servaient encore d'une autre arme appelée *poignard*; ils étaient de deux sortes: l'un long d'environ neuf pouces et large de deux. On s'en servait autrefois dans les combats singuliers; et c'est, peut-être, celui qu'on nomme aujourd'hui *dague*, ou gros poignard. L'autre était fort pointu, d'une figure carrée, et long simplement d'environ cinq pouces. Les duellistes se battaient ci-devant à l'épée et au poignard: les Espagnols s'y battent encore aujourd'hui. On prétend que les meilleurs poignards sont ceux qu'on fait à Albazette, dans la province de la Manche.

C'était-là, sur-tout, que les Maures faisaient leurs provisions des armes dont ils se servaient à la guerre.

Je ne dois pas oublier ici le *geso*, arme que les Romains adoptèrent dès l'instant qu'elle leur fut connue; ils apprirent des Espagnols la manière de s'en servir. C'est l'arme à laquelle les Espagnols donnèrent depuis le nom de lance; peut-être parce que les meilleures étaient fabri-

quées en la ville de Lance , dans la province des Asturies.

Les Espagnols lançoient à leurs ennemis , pendant le combat , de petites lances dont chaque soldat était muni , ou d'autres armes , telles que les *haches* , les *phalariques* et les *tragules* , etc.

Enfin , à l'aide d'une fronde , les peuples des îles Baléares , c'est-à-dire , de Majorque , Minorque , Ivica , lançoient si vigoureusement des pierres , qu'elles brisaient souvent les boucliers et les casques des soldats ennemis. Ces pierres pesaient communément une livre. On accoutumait de bonne heure les jeunes gens à cet exercice. On plaçait à une certaine hauteur le pain qu'un enfant devait manger dans sa journée , et il fallait qu'il jeûnât ou qu'il l'abattît d'un coup de fronde. On a dit la même chose des Spartiates relativement à l'arc.

L E T T R E X X X V I .

DISCOURS SUR LA CARRIÈRE ECCLÉSIASTIQUE.

LE premier discours de mon sage Espagnol à son jeune élève a paru vous intéresser : en voici un second sur une matière tout opposée, mais qui pourra vous paraître avoir aussi son genre d'intérêt.

Je vous ai vu indécis ; vous ne me semblez point effrayé des périls qui environnent tout élève de Mars ; mais il exige des fatigues, de l'étude, voilà ce qui vous rebute : vous envisagez la route qu'il vous ouvre comme une promenade à fréquenter , et non comme une carrière à parcourir. J'ai combattu votre erreur ; j'ai dû le faire, sans doute , puisque je suis parvenu à vous désabuser : je m'en félicite. N'entreprenons rien par système ; laissons-nous conduire par la nature ; elle soutiendra son ouvrage , si c'est réellement le sien. Nous le soutiendrons mal, s'il n'est, au fond, que le nôtre. Selon vous il n'existe que deux états pour

un homme tel que vous; l'état ecclésiastique ou l'état militaire. Vous venez d'entendre les devoirs que vous impose celui-ci: voyons s'ils sont moins asservissans et plus faciles dans l'autre.

N'oubliez point que ceux de l'ecclésiastique sont d'instruire et d'édifier. Voilà, d'une part, de grands travaux, et de l'autre, de rudes épreuves. Pour instruire, il faut être soi-même instruit; c'est un préliminaire indispensable. Commencez donc par vous munir de ce que vous devez répandre. Votre fonds, quant à présent, est encore bien borné. Vous avez, comme tant d'autres, perdu dix à douze ans pour acquérir quelques notions d'une langue en partie oubliée; des préceptes de logique qui enseignent à braver, à dénaturer toute espèce de raisonnement; des aperçus de rhétorique, ouvrage de l'art, et qui ne peut jamais être que celui de la nature, méthode qui, ne dérogeant point à son étymologie, ne peut, par elle-même, former un seul orateur, et fait éclore une foule de rhéteurs impitoyables. J'ai presque dit pitoyables. Mes amis, ne vous donnez pas tant de peine pour m'apprendre à raisonner; la nature a dû prévenir vos soins; ne l'a-t-elle pas fait? Je vous garantis que vous ne rectifierez point la nature. Je n'aurais été tout simplement

qu'un esprit faux ; vous faites de moi , bien pis encore , un sophiste. Enfin , vous quittez les bancs du collège pour voler à ceux de l'école : autre carrière où les chemins sont encore plus tortueux , les routes plus confuses. Vous y apprendrez à obscurcir ce qui est clair , à rendre encore plus impénétrable ce qui est , par soi-même , au-dessus de notre pénétration. Heureux si , après avoir fait de grands progrès dans le commentaire , vous conservez assez de raison pour ne pas oublier le texte !

Voyez sous combien d'aspects on peut envisager une même chose ? Abeli , Tourneli , Colet , etc. , etc. , ont été illuminés différemment. Vous croiriez qu'ils ont travaillé sur des objets opposés l'un à l'autre. Ce sont là pourtant vos guides. Choisissez , ou , pour mieux dire , gardez-vous de faire un choix. Osez devenir votre propre instituteur. Croyez ce que vous ne comprendrez pas. Aidez-nous , si vous le pouvez , à le croire sans le comprendre ; et sur-tout , ne vous croyez pas en droit de persécuter ceux que vous ne pourrez convertir.

Vous passerez ainsi quelque temps à vous exercer dans la dispute. Vous argumenterez souvent contre une doctrine que vous espérez défendre un jour. Vous épuiserez le syllogisme ;

adopterez la mineure pour nier la majeure , ou indifféremment celle-ci pour adopter celle-là. Vous combattrez comme Ajax au milieu de la nuit ; mais il désirait le jour , et peut-être vous croirez-vous bien éclairé. Qu'importe ? Vous sortez de ce gynécée pour entrer dans un autre. Vous disputiez , vous allez m'instruire. La chaire vous appelle ; vous entrez sans terreur dans la carrière des Bourdaloue et des Massillon : route bien battue ; champ qui , à force d'avoir produit , semble devoir être épuisé. Il ne l'est cependant pas encore pour une main habile ; tout dépend de la culture qu'on lui donne. Une des choses qui étonnera le plus l'esprit humain , et en particulier tout esprit calculateur , c'est l'incroyable multitude de sermons qu'un même texte a fait éclore. C'est là , en même temps , que l'on peut découvrir quelle prodigieuse distance il y a de tel homme à tel autre. Combien tel sujet devient fécond sous la plume de l'orateur éloquent , et combien il est aride sous celle du languissant paraphrasiste. Celui-ci reste enfermé dans les murs de Gaza ; Samson en enlève les portes. La discussion et la morale , voilà les deux genres d'escrime en usage dans cette respectable arène. La discussion fut le triomphe de Bourdaloue , qui eut

souvent l'audace de vouloir prouver ce qu'il annonçait d'avance comme un mystère. Il fut un des plus forts dialecticiens dont la chaire ait jamais eu à s'applaudir ; mais ce mérite ne fut point la source de ses plus grands succès. On allait moins écouter le profond raisonneur qu'admirer le grand peintre. Il fut aussi bien initié dans le monde que dans la théologie , et ses portraits étaient plus avidement saisis que ses raisonnemens. Homme de génie , puisqu'il osa dédaigner les routes battues et s'en créer de nouvelles. Il eut pour émules , Bossuet , Fléchier , Mascaron , et ne trouva point de rival parmi , eux il les éclipsa tous à titre de sermonaire. Peut-être l'eussent-ils éclipsé dans le genre qui les distingue le plus ; mais il ne s'exposa point à l'être , et dès-lors la question reste indécise.

Cheminais ne vint qu'après Bourdaloue , et n'eut rien de commun avec lui. Ce dernier voulait subjuguier les esprits ; l'autre , émouvoir les cœurs. Tout ce que la morale chrétienne a de plus doux , de plus consolant , de plus touchant , de plus attendrissant même , fut mis en œuvre , et toujours avec succès , par ce Racine de la chaire. Bourdaloue veut nous convaincre , Cheminai nous gagne : l'un com-

mande, l'autre invite. L'un veut nous faire aimer ce que l'autre veut nous faire craindre. Massillon prit encore une autre route. Il ne chercha point à dogmatiser comme Bourdaloue. Il supposa que son auditoire était chrétien ; qu'il avait moins besoin d'apprendre ce qu'il devait croire que ce qu'il devait pratiquer : il se voua uniquement à la morale. Il y joignit cette heureuse élocution qui ajoute à l'intérêt même de la vérité. Il se fit écouter ; il se fait lire ; avantage que bien peu d'écrivains du même genre partagent avec lui. Les lettres provinciales jouissent, dira-t-on, du même avantage ; mais le sarcasme soutient l'éloquence de Paschal ; celle de Massillon n'est soutenue que par elle-même. Qu'un homme du monde n'ait point lu Bourdaloue, il pourra encore s'ériger en amateur ; il rougirait de n'avoir point lu Massillon. *Le petit Carême* est devenu un ouvrage classique ; il est recherché comme un ouvrage d'agrément. Disons plus, Massillon peut intéresser toutes les classes de lecteurs ; on peut même ajouter de lecteurs pris dans toutes les sectes.

Voilà vos modèles. Ceux qui, depuis, ont parcouru avec succès la même carrière, ne l'ont fait qu'en suivant leurs traces, quelquefois même d'assez loin. Quelques ministres protestans ne

leur ont pas non plus été inutiles. Combien d'entr'eux ont puisé dans les sermons du célèbre Saurin ces traits qui caractérisent sa manière et son génie, ces traits qui peuvent toucher le Romain comme le Génevois, parce qu'ils tiennent à la morale, qui est de tous les temps, et non à l'opinion, qui peut n'être que passagère! Ils devraient bien y puiser aussi la sage méthode d'écartier une méthode gothique et usée; je parle de ces divisions qui circonscrivent si étroitement la marche et l'essor du génie, qui le réduisent à décomposer une idée, lorsqu'il devrait prodiguer les choses, qui ne font deux parties d'un tout que pour l'affaiblir; reste de ces temps barbares où l'éloquence ne consistait qu'à jouer sur le mot, et où tout discours prenait la forme du logogriphe. Ces divisions ne doivent, tout au plus, être admises que dans les sujets réservés à la haute éloquence; dans le panégyrique d'un grand homme qui n'est plus; en particulier, dans ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, son oraison funèbre. On peut alors mettre en parallèle ses actions et ses vertus; ce qu'il a fait, et le résultat de ce qu'il a fait. Je ne crois pourtant point cette règle à l'abri de l'exception; l'orateur devrait, à cet égard, être libre de l'admettre ou de la rejeter. Le suc-

cès justifie tout. Quiconque réussira en s'écartant de la règle établie , sera bien vite absous de l'avoir enfreinte ; par la même raison , elle ne le justifiera de rien , si , en la suivant , il échoue.

J'avoue que l'exemple de Bossuet et de Fléchier est d'un grand poids. Suivez leur protocole , si vous prévoyez en faire le même usage. Bossuet porta l'éloquence et le sublime à son dernier terme : par-delà il n'existe que le phébus et l'enflure. Bossuet , il faut l'avouer , est inégal ; son essor est celui de l'aigle ; mais son vol n'est pas toujours soutenu. Il eut la touche et presque les négligences de Corneille. Comme lui , il nous entraîne , il nous transporte ; mais quelquefois il faut l'attendre. C'est peut-être la destinée de tout écrivain du même caractère. Je me trompe ; il faut en excepter Démosthène : lui seul paraît avoir joint à l'élévation du génie le plus sublime , la patience qu'exige le travail , et la perfection qui en est le fruit. Fléchier eut cette patience , cette exactitude , et ne manqua point d'élévation ; il atteignit à celle de Bossuet , dans l'Oraison funèbre de Turenne. Regardez ce morceau comme un chef-d'œuvre dans toutes ses parties , comme le plus parfait modèle qui existe dans ce haut genre. L'orateur

y paya dignement , au nom de la France , le tribut d'hommage qu'elle devait à la mémoire d'un de ses plus grands capitaines , d'un de ses plus illustres défenseurs , foudroyé au moment où , après l'avoir si bien défendue , il allait encore la venger. Fléchier égala son héros ; c'est tout ce que le génie pouvait faire de plus en pareille circonstance. N'oubliez pas que Bossuet eut le même avantage en célébrant le grand Condé. Heureux le siècle qui produit des hommes si dignes d'être célébrés , et des orateurs si dignes de célébrer les plus grands hommes ! Je ne craindrai pas d'être minutieux en fait de détails. Si c'est m'appesantir , c'est peut-être vous alléger ; cette réflexion me rassure. J'ai dit que Bossuet était inégal ; mais ses négligences seraient encore des beautés chez tout autre. Il ne peut être inférieur qu'à lui-même. Il est tout à la fois éloquent , élégant , et infiniment pathétique dans l'Oraison funèbre de MADAME. Il épuise toutes les ressources du génie dans celle de la reine d'Angleterre , veuve du malheureux Charles I^{er}. Vous trouverez seulement les sujets que traite Fléchier , travaillés avec soin , fondus avec plus d'art. Jamais il ne se néglige ; mais aussi jamais il ne s'abandonne ; il ne quitte pas l'élégance , lors même qu'il est éloquent

éloquent. Résumons : un orateur qui penserait comme Bossuet , et qui écrirait comme Fléchier , serait , à coup sûr , le premier des trois.

Je n'ai voulu que vous citer de grands exemples. Vous pourrez encore en découvrir d'autres par vous-même. Il y aurait de l'humeur à supposer que l'éloquence française descendit au tombeau avec ces deux grands maîtres. Vous ne retrouverez plus de pareils hommes ; mais vous pourrez retrouver des morceaux d'un mérite peu inférieur. Rome n'eut qu'un César ; mais toute la valeur et toute l'expérience romaine n'expirèrent pas avec lui.

Ne vous attendez point à d'autres documens de ma part ; je n'ai l'honneur d'être ni théologien , ni rien de ce qu'il faudrait être pour les bien développer , pas même pour avoir droit de les produire. Je suis un profane et très-profane laïc.

Ami de la vertu , plutôt que vertueux , a dit Boileau. Mais je suis persuadé qu'une des vertus les plus essentielles , c'est de respecter l'état qu'on embrasse ; que tout personnage enseignant doit être édifiant , et que la plus éloquente de toutes les leçons est de pratiquer ce qu'on enseigne. Le vicaire savoyard de l'*Emile* regrettait de ne pas être curé. Il n'a point dû vous paraître bien



orthodoxe : je présume , toutefois , qu'il n'eût pas été mauvais pasteur. L'amour de l'ordre et de l'humanité eût remplacé en lui ce qui manquait à sa persuasion. Il ne doutait pas que le bien ne dût se faire. Croyez que c'est là votre premier devoir ; mais n'oubliez point qu'il ne vous dispense d'aucun autre. Une dévotion atrabilaire et sauvage tient trop de la mysantropie , et semble exclure la charité. Elle exhorte comme on reprend , remontre comme on menace , et secoure comme on offense. Eh ! mon vénérable pasteur ! l'homme est faible : vous le savez ; car vous n'auriez aucune vertu , si vous n'aviez rien à combattre. Vous avez sans doute vaincu ; aidez-moi à vaincre. Peut-être le ciel vous a-t-il armé d'une égide ; et moi je naquis sans cuirasse. Le combat est donc plus dangereux pour moi que pour vous. Si j'en rapportais quelques blessures , aidez-moi à les guérir. Agissons de concert ; vous , en appliquant le remède ; moi , en observant le régime : la cure me semblera à peu près assurée.

L'ecclésiastique doit renoncer à ce qu'on nomme les vanités du monde , mais non pas au monde. Il doit s'y conserver comme l'or , au milieu de matières sujettes à se corrompre. J'attends de lui plus d'exemples que de pré-

ceptes. Quelle foi voulez-vous que j'aie à vos paroles, si votre conduite les dément ? si vous me prêchez la réforme en affichant la licence ? Voilà le double écueil qui vous attend dans cette carrière ; une aspérité qui rebute ceux qu'elle documente, un relâchement qui les scandalise.

C'est le ton modéré qui est celui de la raison, de la vérité, et même celui de la vertu. C'est encore lui que doit employer le zèle ; car le zèle s'enflamme et ne s'emporte jamais. Je ne vous crois point tenté, mon cher *d'Alviane*, de devenir sectaire, homme de parti, et dès-lors ennemi fougueux de quiconque embrasse un parti opposé au vôtre. Vous distinguerez ce qui tient au dogme, d'avec ce qui tient à tel ou tel système ; ce qui est de principe, d'avec ce qui est simplement d'hypothèse ; ce qu'il faut savoir, d'avec ce qu'on s'efforce d'établir ; ce qui est doctrine, d'avec ce qui est dispute ; la nécessité d'instruire, d'avec la fureur d'enseigner.

Vous serez donc modéré dans la classe inférieure, et modéré encore après être arrivé à la première. Vous sentirez que votre ministère est un ministère de paix ; qu'on ne subjugué point les esprits par la force, et qu'on peut gagner ceux qu'on aurait voulu inutilement asservir.

Toute espèce de persécution vous paraîtra aussi injuste que dangereuse. Vous n'oublierez point que le christianisme s'établit au milieu des persécutions ; qu'elles ne purent arrêter ses progrès ; que peut-être même elles servirent à les accélérer. Rendons grâces au ciel d'avoir su ce que nous devons croire des lumières que Socrate n'eut point ; mais, enfin, il possédait, il annonçait au monde plusieurs vérités précieuses, consolantes, faites pour contribuer au bonheur et à l'amélioration de l'espèce humaine. Il but la ciguë. Représentons-nous, au contraire, Socrate, placé à la tête du tribunal qui le condamne, jouissant même d'un pouvoir absolu dans sa patrie. Il eût certainement essayé de répandre la sage doctrine dont il était l'inventeur ; mais tout annonce qu'il n'eût pas employé la ciguë pour la faire admettre. Imitiez Socrate, avec tant de moyens de le surpasser.

LETTRE XXXVII.

ANCIENNES INCURSIONS FAITES EN ESPAGNE. AVANTAGES
ET DÉSAVANTAGES QUI EN RÉSULTÈRENT POUR LES
ESPAGNOLS.

LES Phéniciens furent les premiers navigateurs qui pénétrèrent dans la Bétique, aujourd'hui l'Espagne. Ils fondèrent la ville de Cadix 1400 ans avant l'ère chrétienne. De là ils s'étendirent dans l'Andalousie et s'emparèrent de cette province, tour à tour par la force, par la persuasion, par la fraude. Alors les Espagnols devinrent pour eux des Indiens, comme les Américains le sont devenus pour les Espagnols.

Ceux-ci, jusqu'à l'arrivée des Phéniciens, n'avaient encore exploité aucune mine d'or ni d'argent. La terre poussait d'elle-même, sur sa surface, une partie de ces trésors, qu'entraînait ensuite le cours des rivières. Ce fut le temps où l'on put dire avec vérité que les fleuves espagnols roulaient de l'or parmi leurs eaux.

Mais rien n'embarrasse un peuple commerçant et avide. Les Phéniciens épargnèrent bientôt

à la terre le soin de se débarrasser elle-même de ses richesses. Les mines de l'Andalousie furent fouillées avec autant d'art et de soin que l'ont été depuis celles du Mexique et du Pérou. On croit qu'en échange de l'or que les Phéniciens enlevaient aux Espagnols, ils leur enseignèrent l'art *de peindre la pensée et de parler aux yeux*, art dont on leur attribue l'invention. Il faut pourtant bien convenir que cet échange ne fut point désavantageux aux Espagnols.

Les Phocéens parurent ensuite. Ils avaient d'abord fondé Marseille. De là ils formèrent divers établissemens en Espagne. Ils y portèrent les connaissances qu'ils avaient dans les arts et dans les sciences; mais ils se payèrent aussi avec l'or des Espagnols, comme avaient fait les Phéniciens. Une incursion succédait assez rapidement à l'autre. Nous allons voir paraître les Carthaginois. On lit dans Polibe, *liv. 2, ch. 1^{er.}*, qu'Amilcar-Burca, après avoir pacifié l'Afrique et fait la paix avec les Romains, s'embarqua à Carthage avec une grande armée, passa le détroit de Gibraltar et débarqua à Cadix. Il fit ensuite de grandes conquêtes et parvint à subjuguier les Tartésiens et les Ibériens; c'est-à-dire, les peuples de l'Andalousie, de Murcie, de Valence et d'Arragon, jusqu'aux confins de l'Ebre.

Il étendit encore ses conquêtes jusqu'aux Celtibériens, dont il défit le roi Istolace. Ce fut aussi lui qui fonda la ville de Barcelonne, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Barcino*. Il est constant qu'Annibal son fils, et Asdrubal son gendre, dominèrent dans toutes ces contrées. Pour ce qui regarde Annibal, on sait qu'il fut élevé en Espagne; qu'il épousa même une femme espagnole, et que c'est avec des troupes espagnoles qu'il triompha souvent des Romains. Il était d'ailleurs fort instruit dans les belles-lettres, et ses exploits militaires ne l'empêchèrent point de composer plusieurs ouvrages. Tout le monde lui accorde le plus grand génie pour concerter un plan suivant les circonstances où il se trouvait. Cornélius Népos ne balance pas à dire qu'Annibal était aussi supérieur à tous les grands capitaines, que le peuple romain l'était à tous les peuples de la terre. Il faut donc avouer, ajoutent les Pères Moledano, que plus on accordera de belles qualités aux principaux chefs des Carthaginois qui passèrent avec eux en Espagne, plus on sera fondé à soutenir qu'ils ne manquèrent pas de partager avec les Espagnols toutes les connaissances qu'ils avaient dans tous les genres. Ils introduisirent en Espagne leurs mœurs, leur religion, leurs lois, leurs usages,

leur langue même ; ils y établirent des manufactures , y construisirent des places fortes , y formèrent des arsenaux , y levèrent des armées , y entreteurent des flottes ; ils y fondèrent entr'autres villes , Carthagène , à qui Asdrubal , son fondateur , donna le nom de *Carthago-Nova* , pour la distinguer de Carthage l'Africaine , sa métropole , mais dont il voulut la rendre émule en grandeur et en puissance. Aussi voit-on dans la harangue que Tite-Live , *liv. 10, chap. 10* , met dans la bouche de Scipion , pour encourager ses soldats à prendre cette ville , qu'il fait parler ainsi ce grand capitaine : « Ne croyez pas qu'en » abattant les murailles de Carthagène vous » ne gagniez qu'une ville ; cette prise vaut la » conquête de toute l'Espagne. Vous trouverez » ici tous les trésors de votre ennemi , ses armes , » ses machines , et tout ce qui est nécessaire » pour faire la guerre. C'est ici le dépôt de ses » provisions en tout genre. . . . » En effet , le butin que les Romains y firent fut regardé comme supérieur à la ville même. On y trouva , entr'autres bijoux précieux , deux cent soixante-seize grandes coupes d'or ; une immense quantité de vases d'argent , de barres de même métal , et d'argent monnayé ; trente-trois vaisseaux de guerre , cent treize de transport , tous bien

équipés. On fit dix mille prisonniers , parmi lesquels on comptait un grand nombre d'espagnols fort riches et deux mille artistes. Enfin , la perte de cette ville entraîna celle des Carthagénois , en Espagne.

Mais les Espagnols ne leur sont pas moins redevables d'avoir connu , par eux , le système de philosophie qu'avait bâti Clythomaque , et qu'il avait consigné dans quatre volumes. Diogène-Laërce nous apprend que Clythomaque cultiva la philosophie dans sa patrie (Carthage) jusqu'à l'âge de quarante ans ; ensuite il alla à Athènes , où il eut pour maître Carnéade. Celui-ci , ayant admiré le génie et l'application de Clythomaque , lui enseigna les belles-lettres et la philosophie , dans lesquelles il fit de grands progrès. Il fut même successeur de son maître dans la secte académique.

Pour ce qui regarde l'art d'exploiter les mines , les Carthagénois laissèrent aux Espagnols des documens qui prouvent assez combien ils étaient instruits dans cette branche d'économie ; car , quelque riches qu'on veuille supposer les mines que l'on exploita alors en Espagne , il est toujours constant que , sans une profonde expérience dans cet art , on n'aurait pu parvenir à tirer chaque jour , d'un seul des puits qui

portent encore le nom d'Annibal, plus de six cents marcs d'argent raffiné. Il faut convenir également que l'avarice et la cupidité ont bien épuisé cette contrée, puisqu'elle ne présente aujourd'hui que des faibles restes des anciennes mines. Au surplus, les Espagnols, pour exploiter avantageusement celles du Nouveau-Monde, ne cessent de mettre en usage tout ce que savaient sur cet art les Phéniciens, les Carthagénois, les Grecs, les Romains, les Goths et les Maures. C'est ce que nous aurons lieu de faire connaître par la suite, et d'après les renseignements les plus certains. Les anciens Espagnols, ainsi que les Américains, ne faisaient nul cas de l'or ni de l'argent avant l'arrivée des Phéniciens en Espagne. Ils ne les regardaient point comme nécessaires à leur usage et à leur commerce, puisqu'ils n'étaient propres, par eux-mêmes, ni à les nourrir, ni à les habiller. On sait que l'usage de la monnaie était absolument inconnu à ces peuples. C'est par cette raison, qu'en échange des denrées de vil prix, les Phéniciens reçurent des Espagnols une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Ces derniers ont fait depuis, et par la même cause, des échanges non moins lucratifs avec les Américains.

Au reste, les Phéniciens communiquèrent aux Espagnols un procédé qui dut leur paraître beaucoup plus précieux que tout l'or de leurs mines. C'est l'art d'extraire l'huile des olives. L'auteur du livre des *Merveilles de la nature*, ouvrage attribué, par quelques-uns, à Aristote, dit expressément que l'huile fut une des denrées que les Phéniciens livrèrent pour la première fois aux Espagnols ; mais qu'ayant remarqué que le terrain de l'Andalousie était si favorable aux oliviers, qu'ils venaient même naturellement sur les montagnes de cette province, ils s'appliquèrent à la culture de ces arbres, et exportèrent, par la suite, beaucoup plus d'huile de cette contrée qu'ils n'y en avaient apporté d'abord.

Diodore de Sicile observe, de son côté, que quand les Espagnols connurent enfin la valeur de l'or et de l'argent, ils s'occupèrent soigneusement à exploiter leurs mines ; ce qui leur procura une grande abondance de ces métaux. C'est ce qui a fait, pendant long-temps, le fond de commerce qu'ils entretenaient avec les étrangers. On voit par-là qu'ils ne faisaient qu'un commerce passif. Ce ne fut que quelques années après qu'ils apprirent des Phéniciens à faire le commerce maritime. Ils trafiquèrent d'abord, en

Sicile , par la Méditerranée ; ils poussèrent ensuite leurs voyages , par l'Océan , jusqu'au cap de Bonne-Espérance. On assure que Diègue Botello , portugais , s'étant embarqué à Goa , en 1539 , à bord d'une felouque , longue seulement de quatorze pieds , large de huit , et haute de quatre , depuis la grille jusqu'au pont , il fit heureusement la traversée depuis Goa jusqu'au cap de Bonne-Espérance , et ensuite depuis le cap jusqu'à Lisbonne , où il arriva après neuf mois de navigation.

Les Espagnols de Cadix , même avant l'invention de la boussole , s'accoutumaient , presque dès le berceau , à affronter les dangers et les caprices de la mer. Ils ne connaissaient point d'autres exercices , d'autres amusemens , que ceux que l'on prend sur l'eau ; ils vivaient plus sur cet élément que sur la terre même. Les discours qu'on leur adressait , ceux qu'ils adressaient à autrui , n'avaient guères d'autre objet que l'art et le besoin de naviguer. Ne soyons donc pas surpris que des gens si instruits , ou du moins si rompus dans cette partie , aient tenté et mis fin à des entreprises qui auraient pu effrayer beaucoup d'autres nations.

On lit , dans le second livre de Strabon , que le fameux négociant Eudoxe trouva , sur les

côtes occidentales d'Afrique, un morceau de proue que les pilotes reconnurent faire partie des débris d'un vaisseau marchand de Cadix, qui avait fait autrefois naufrage dans ces mers. Cette même histoire fait aussi mention d'une compagnie de négocians qui se forma à Cadix, pour avoir part aux profits qu'Eudoxe espérait tirer d'une navigation si longue. En effet, disent nos auteurs, si les marchands de Cadix n'avaient pas eu quelque certitude que l'entreprise d'Eudoxe réussirait, eût-il trouvé dans cette ville, avec tant de facilité, les vaisseaux, les gens de mer, les munitions et provisions de toute espèce dont il avait besoin pour un si long voyage? Or, cette assurance ne pouvait être fondée que sur l'expérience du passé, ou sur une tradition constante qu'une pareille entreprise avait déjà plus d'une fois réussi. On n'opposera point, sans doute, à ce raisonnement, l'entreprise de Christophe Colomb; il est prouvé que nulle compagnie de négocians ne voulut entrer dans ses vues.

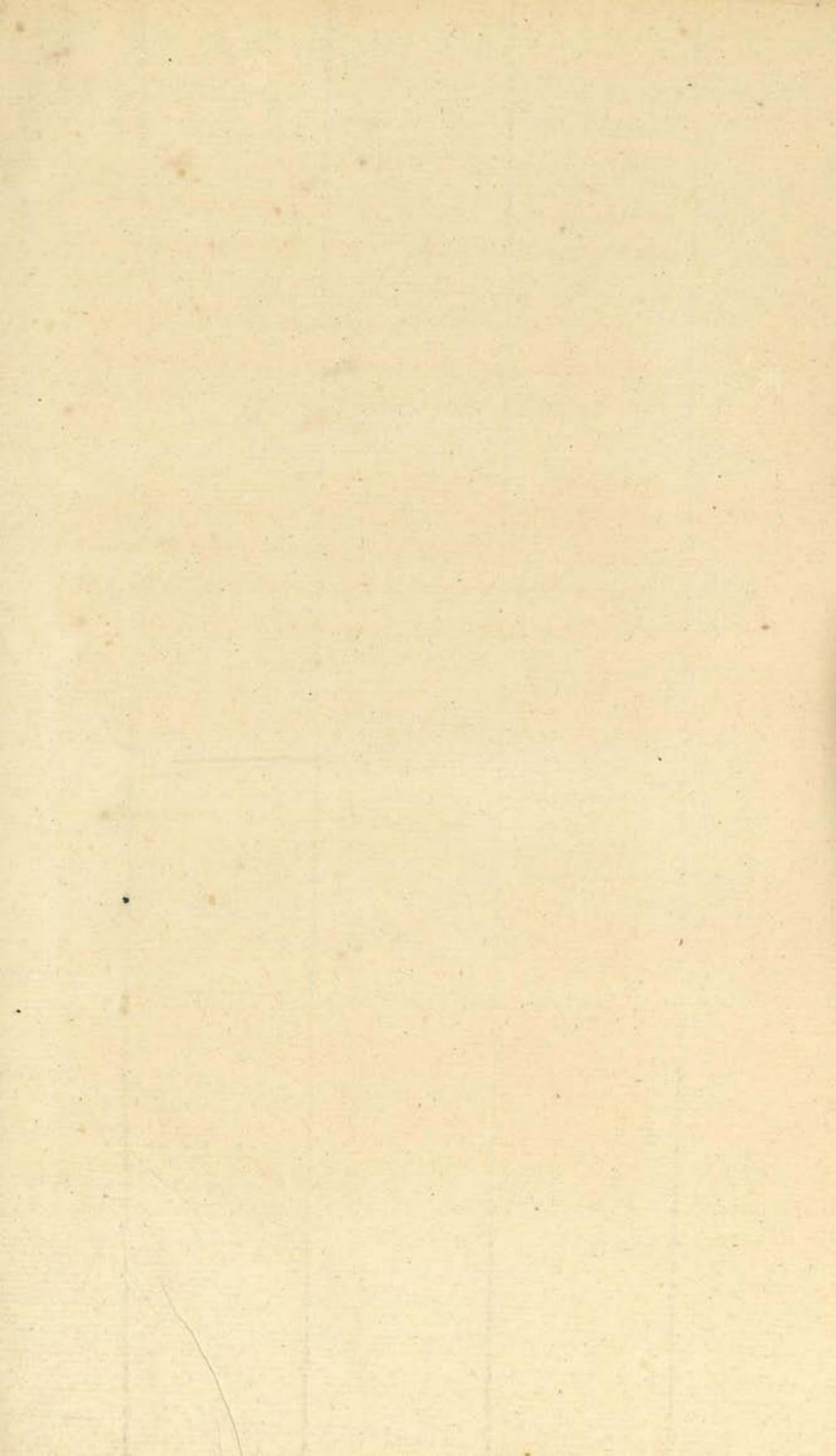
Plin rapporte que, dans le temps où les provinces du golfe Arabique étaient sous la domination de Tibère, on y trouva les débris de quelques vaisseaux espagnols qui avaient fait naufrage sur ces côtes.

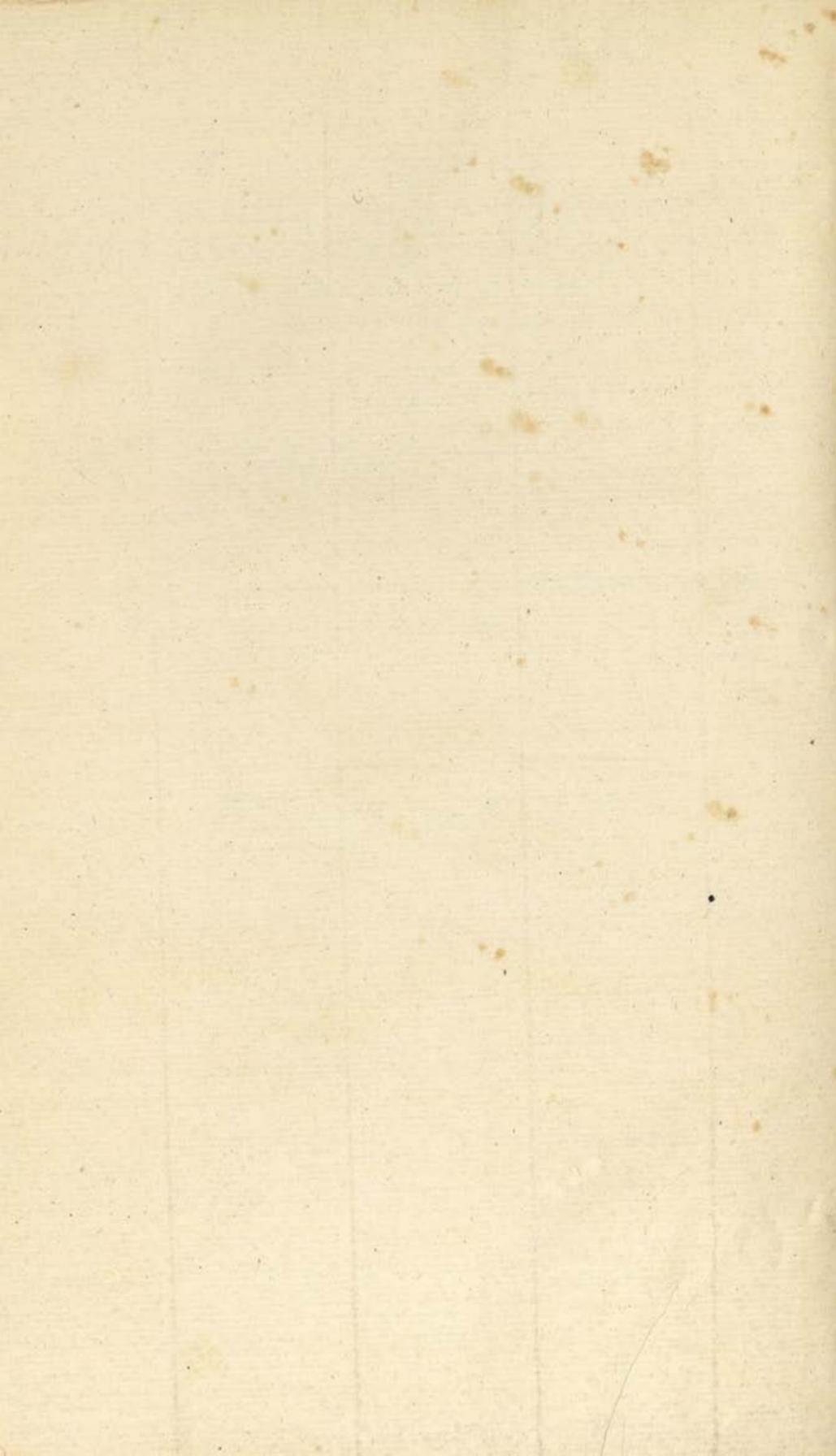
Pline, il est vrai, n'appuie cette circonstance du suffrage d'aucun écrivain ; mais ce fait était si récent et pouvait être si généralement connu, que Pline crut pouvoir se dispenser d'en citer les garans. Au reste, il ajoute que Célius Antipater, auteur plus ancien qu'Eudoxe, prétendait avoir vu des gens qui avaient navigué depuis les côtes d'Espagne jusqu'à celles d'Éthiopie. Reste à savoir dequelles côtes ils étaient partis. On croit que ce fut du port de Cadix, et qu'ils trafiquaient sur les côtes de Sophale, qu'habitaient les Éthiopiens les plus riches de cette nation, et même de toute l'Afrique.

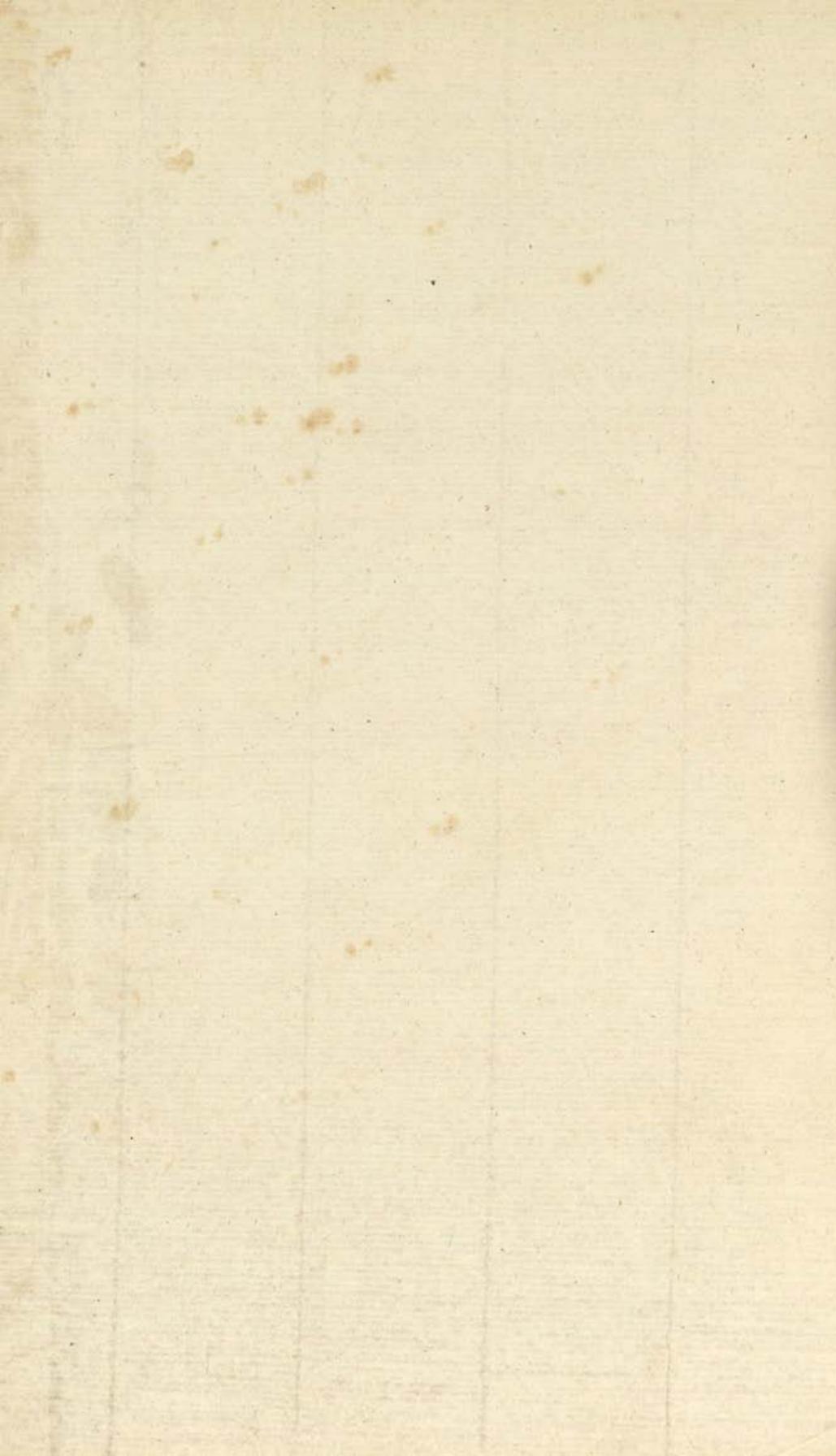
Les anciens Espagnols ne se bornaient point à ces voyages ; ils en entreprirent d'autres vers les côtes septentrionales d'Espagne, et les poussèrent même jusqu'à celles de la Grande-Bretagne. On voit, par différens passages d'Avienet, de Pline, que les Tartésiens, et les autres peuples de l'Andalousie, envoyèrent des colonies aux îles appelées par les Grecs *Cassitérides*, et ensuite, par nous, Britanniques.

Ces colonies avaient pour objet d'assurer le grand commerce d'étain que ces îles leur fournissaient. L'anecdote suivante prouve combien ils étaient jaloux de se le conserver exclusivement.

Un vaisseau romain suivait à la piste un vaisseau espagnol, pour découvrir la source de ce riche commerce. Le pilote espagnol s'en aperçut. Il prit un parti bien extrême, et jusqu'alors, sans doute, inoui; ce fut de faire périr son propre vaisseau pour abîmer le navire observateur. L'équipage espagnol se sauva; l'équipage romain périt tout entier. On récompensa magnifiquement le pilote espagnol, quoique son action ne fût pas conforme aux lois de l'humanité; mais la jalousie de commerce a plus enfanté de crimes, que la jalousie en fait d'amour ou d'ambition.









Biblioteca Regional
de Madrid Joaquín Leguina



1357841

